Samedi 29 Avril 2006

Michel COUDERC

SABLE NOIR

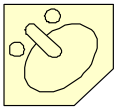
« VOIE SANS ISSUE »

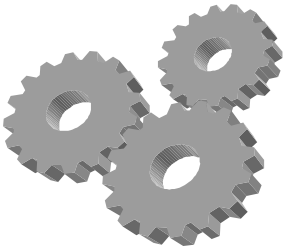
NOUVELLE

Ah, nous y voila !

Cette feuille, ridiculement seule et vide de tout signe utile, sert à rigidifier et à gonfler l'ensemble un peu « léger » de cet ouvrage. (1)

Voici quelques motifs qui serviront à meubler un peu la dite feuille…et à alourdir l'ensemble de cette « chose » qui n'a du livre que le papier, et peut-être le titre.





(1) Humour (bien que…enfin bon)

Samedi 11 Décembre 2021

A tous mes amis Mesnuliens…

VOIE SANS ISSUE …

La matinée se faisait, grise et froide, « mauvais tirage » pensa Gilles, il venait de sortir de la maison, et pissait à gros jet sur un escargot qui tentait de fuir vainement. Vicelard comme coup. Une inquiétude grandissante le taraudait depuis quelques jours, pas l'escargot, mais Gilles.

Des évènements incompréhensibles « gonflaient » sa mélancolie habituelle, et le perturbaient.

Il s'était toujours demandé ce qu'il était venu faire sur cette putain de terre. A l'école, il était le souffre-douleur de la classe. Les « gens » se moquaient de lui, de sa gaucherie maladive. Personne ne l'avait jamais compris. Petit rayon de soleil, du moins le crut-il au début, cette fille, un jour, à la sortie de l'usine, il ne l'avait jamais vue auparavant, elle ne faisait pas partie du village, c'est sûr, il l'aurait sûrement déjà remarquée… bien que…. Une angoisse apparemment sans fondement lui avait étreint la poitrine à l'époque, cela remontait loin. De ce vague souvenir, il en ressentait pourtant encore un léger malaise. Elle se tenait sur le trottoir d'en face, a quelques pas, et le regardait fixement sans sourire… « Qui est-ce ? » son regard inexpressif, comme éteint, le frappa, cela ne dura que l'espace de quelques secondes…il avait baissé les yeux, et la revit jamais.

Gilles, d'un geste d'agacement, balaya l'air de la main, comme s'il voulait écarter cette image d'un passé douloureux.

Il habitait, depuis des années, vingt-sept exactement, une ancienne maisonnette au nord-est de Sable Noir, petit village, du bout du monde, calme et reposant, reposant a bien des égards certes, mais cela est une autre histoire…

En refermant sa braguette, il remarqua qu'il s'était pissé sur le pantalon, l'escargot, qui avait du lui lancer un sort, avait disparu …bon voyage…

Il rentra à la maison, trébuchant en chemin sur un des deux rails qui émergeaient du sol. « putain ! » dit – il rageur. Faudrait prévoir des travaux, quoi ? Il ne savait pas encore, mais depuis le temps qu'il se foutait la gueule par terre...

Des rails, oui, car par le passé, vers les années cinquante, une voie ferrée desservait une usine à cinq ou six kilomètres d'ici. Usine de retraitement du maïs, il y avait travaillé quelques semaines comme manutentionnaire. Une fois n'étant pas coutume, il en avait gardé un assez bon souvenir. Agé de vingt quatre ans à l'époque, le travail ne lui avait jamais fait peur. Depuis une quarantaine d'années, l'usine, suite à

divers gros ennuis financiers, avait été abandonnée. La voie ferrée, passant chez Gilles, était tombée progressivement en désuétude, gagnée par la friche, les arbres et autres ronciers.

Gilles était un peu marginal, il avait toujours vécu à Sable Noir, il y était même né. A part une incursion à la ville pour y passer le conseil de révision, trois jours, puis « pfftttt » circulez, y'a rien à voir. La « grande muette » n'avait pas voulu de lui. Dans le fond ça l'arrangeait, endroit idéal pour en baver ! Limitons la connerie tant qu'on peut !

La cause de son inquiétude : de longs sifflements de locomotive qu'il avait entendus ces deux dernières nuits. Première fois que cela arrivait, avait – il rêvé ? Ça l'avait pourtant réveillé…. La voie ferrée la plus proche se trouve, au bas mot, à une vingtaine de kilomètres plus au sud, et les trains de maintenant ne sifflent pas comme ça ! Il sortit chercher des rondins de bois pour alimenter la vieille cuisinière de la maison.

Soudain « il » arriva, discret comme à son habitude :

- Salut feignant !

Gilles se retourna, il avait reconnu la voix, c'était son copain André qui venait aux nouvelles, ils se voyaient tous les jours pour discuter de choses et d'autres, des derniers potins du village. Ils s'entendaient bien.

- Salut, Dédé, comment il va ?
- J' vais comme le temps, tiens… toi, ça roule ? Qu'est – ce tu fous ? tu t' fais du feu ?
- Oui, avec ce froid… j' ramasse le bois pour l' rentrer avant qu'il s'mouille trop. Dis, t'as pas peur de t' tremper ? (Gilles n'attendit pas la réponse) il arrêta brusquement de ramasser du bois, se releva et s'exclama avec empressement :
- T'as pensé à c' que j' t'ai dit hier ?

Il lui avait raconté, pour les sifflements

- Qu'est-ce t'as dit hier ? (Dédé savait, mais fit mine de réfléchir) ah ouais ! ton histoire à la con, avec la locomotive, chez toi …normal peut être, avec la voie ferrée qui passe….

Dédé sut qu'il allait énerver son pote :

- Quoi « mon histoire à la con » ? Merde, c'est tout c' que tu trouves à m' dire ? tu n'trouves pas ça euh… déjanté, non ? et quand j' dis déjanté…. (il baissa légèrement la voix, comme s'il craignait d'être entendu)

Dédé lui répondit en souriant :

- N'oublie pas c' que j'te dis, qu' t'es sur le bord d'une voie !

Gilles ne releva pas. Son copain devenait lourd, il se remit à ramasser ses bouts de bois. André était son seul copain, il n'aimait pas à se prendre de gueule avec lui, mais là, il commençait à lui chauffer les oreilles !

Gilles reprit avec véhémence :

- ça a r'commencé cette nuit, à la même heure, j' n'ai pas rêvé cette fois (il se demanda pourquoi il avait dit « cette fois ») Il était deux heures sept exactement au premier coup d' sifflet, j' te dis qu' ça, le réveil sous l' nez qu' j'avais, le sol tremblait, puis ça a r' sifflé deux fois encore, j' suis sorti vite pour voir dehors…(là, Gilles avait les yeux dans le vague, et regardait droit devant lui, il y était)

André sembla impressionné par son regard fixe. Son copain pensait-il réellement vivre une histoire aussi … Il tenta encore d'ironiser, mais sans grande conviction cette fois :

- Et alors ? qu'est-ce que t'as vu ? un convoi p' être ?

Il lui dit cela en souriant, l'air faussement désinvolte, il tenait à dédramatiser l'ambiance.

Gilles revint peu à peu à la réalité.

- Non, rien vu. Mais j'ai senti une odeur, une odeur de charbon brûlé, tu sais, comme de l'anthracite, le truc qui t' prend à la gorge…alors, tu crois qu' j' deviens dingue André? (c'était rare quand il l'appelait André) Tout s'est passé comme j'te l'raconte !

Il se perdit un instant dans ses pensées.

André demanda :

- On est l'combien ?

Toujours dans ses pensées, Gilles pris une résolution, faire disparaître au plus vite ces rails. Il irait chercher du gravier, de la terre, et recouvrirait la voie devant et de chaque coté de la maison, oui, il allait faire ça. (Il revint soudainement à la discussion)

- Hein ? l' combien on est ? heu, sais pas moi, l' premier ou l' deux, l' deux j' crois… oui l'deux novembre, pourquoi tu m'demandes ça ? (il se mit à pleuvoir dru)

Gilles, rentra vite à la maison avec une bonne brassée de bois, suivi d'André.

- Non pour rien…. enfin peut-être, si…toutes ces histoires sur le village ? cette malédiction qui reviendrait tous les ans, le trois novembre.
- ……Gilles, encore « absent » posa le bois sur le sol, à coté de la cuisinière, et mit quelques petits rondins dans le foyer.

André l'interpella :

- Hé, j' te parle ! t'es barré ou quoi ? t'es pas dans ton assiette aujourd'hui !
- Non, ça t'étonne ? je pensais justement que…Tu savais q' personne ne sort ce jour là, « qu'ils » restent tous planqués chez eux…

Il se retourna et fixa André :

- Oui mon Dédé, dans leurs baraques les gonzes ! la peur au ventre de « tutoyer » les forces du mal…. Craignos quand même les mecs !!! Alors là, comme délire, on est au top !
- Hé ! s'exclama André, qu'est-ce que tu veux ! c'est comme ça.

Gilles s'énerva :

- Merde Dédé, dis moi q' tu n'crois pas à tout ça ?

Sa colère se calma aussi vite qu'elle était apparue, il continua pensif :

- Il y eu des faits, euh…bizarre … à c' qu'on dit… c'est quand même drôle ce truc, les gendarmes n'auraient rien trouvé ? aucune des affaires n'aurait abouti …t'as d'jà entendu parler d'ces « choses », toi ?
- Ouais, un peu, ce sont peut être des histoires…

Un degré de plus à l'inquiétude de Gilles. Ce grand couillon de Dédé avait réussi à le miner. C'est vrai qu'il n'avait pas pensé à ce que l'on disait au village, ces « accidents » disait-on pudiquement, toujours à la même date, jamais élucidés, aucune trace, aucun indice. On était l' deux novembre…et alors ? Demain serai le trois ! Non ?

Fort de cette évidence, une idée lui vint à l'esprit ;

- Dis donc Dédé, c' soir, tu veux v'nir bouffer à la maison ?

André sembla réfléchir…Pas dupe, il répondit :

- T'as peur mon Gillou ? Tu n'veux pas rester seul ce soir ? (André semblait lire dans ses pensées)
- Peur ? Tu fais chier, d'abord pourquoi j'aurais peur ? J' m'en fous d'ces histoires à la con, j'y crois même pas à ces conneries !

Au même moment, Gilles s'aperçu, qu'avec cette tirade violente, il venait d'avouer une certaine crainte à son copain.

- Oublions ça, tu veux ? bon, c'est d' accord pour ce soir.

Personne n'attendait André chez lui, il était un peu comme son copain, en plus jeune, ou plutôt en moins vieux, il avait cinquante neuf ans, alors que Gilles, lui, en approchait les soixante sept. Exécutant de petits travaux, chez l'un, ou l'autre, très peu communicatif avec son entourage, il habitait le village, à côté de l'église, dans une vieille bâtisse en pierre, que la municipalité lui louait pour une somme dérisoire. Heureusement, car il n'aurait pas eu les moyens de se loger ailleurs, et tout compte fait, il s'y plaisait bien.

- Qu'est-ce que tu fais à bouffer ? demanda t-il
- J'sais pas, faut qu'je vois (il réfléchit un instant) un cassoulet, ça t'irait ?

Il venait de se souvenir qu'il lui en restait deux ou trois boites, il aimait le cassoulet

- Ouais d'accord… c'est bon. Bon, j' me casse (André se leva, et se dirigea vers la sortie) à ce soir !

Sur le pas de la porte, il se retourna, et fixa Gilles interrogativement en levant le menton ;
Ce dernier avait compris :

- Vient vers les « sept heures », on prendra l'apéro.
- Ok, bye…

André parti.
Gilles tourna dans la maison une partie de la matinée, en ressassant les faits de ces derniers jours, puis il alla faire un tour au village pour faire quelques courses : il acheta une bouteille de vin, en vue du repas de ce soir, du pain, de la charcuterie et un camembert, puis alla à la « Maison de la Presse » pour prendre une petite boîte de cigarillos Il aimait en fumer un après le repas du soir, un de ses rares plaisirs. Il ne dépensait pas beaucoup, il touchait une petite pension que l'état lui avait alloué à la suite d'un accident, qu'il avait eu onze ans auparavant sur un engin de chantier de la municipalité. Cela l'avait handicapé salement à la jambe droite, depuis il boitait, souffrant régulièrement à chaque changement de temps. Un mal de « vieux » pensait-il.
Cette allocation lui suffisait, disons qu'il s'en contentait. Lui aussi, comme André, bricolait au « noir » à droite et à gauche et vivait, somme toute, pas trop mal …
Ses courses terminées, il était sur le chemin du retour, quand midi vint à sonner à l'église du village.

Arrivé rue « d'Andelu » à l'angle du lavoir, Gilles s'arrêta brusquement, il avait aperçu quelque chose, ou plutôt quelqu'un.

Une femme vêtue de noir, un grand châle sur la tête, se dirigeait vers le cimetière. Il resta planqué derrière le mur du lavoir, posa son sac de provisions, et observa la scène, il était intrigué, il n'aurait su dire pourquoi.

La femme se trouvait de dos à environ quarante mètres de lui, sur le moment, il chercha ce qui lui semblait bizarre. Très vite il comprit : elle avançait sans que ses pieds touchent le sol, oui c'est ça. Son corps n'avait pas le balancement normal d'une personne en mouvement, incompréhensible ! Son cœur se mit à battre plus fort…

Il la suivit discrètement, à bonne distance, dans le cimetière. Elle remonta l'allée centrale, puis au bout, tourna sur la gauche. Il pleuvait toujours…

Gilles, qui s'arrêta derrière un caveau, se sentit transpirant et glacé. Il était maintenant à une vingtaine de mètres de la femme, quand tout à coup, elle se retourna, et le capta de son regard mort.

Gilles, surpris, la fixa, tétanisé, dans l'incapacité de réagir, il la trouva vieille. Des lambeaux de chair et de peau se décollaient du visage et du cou. Sous son châle, pendaient de longues mèches de cheveux blancs, son teint était pâle, terreux même, Gilles n'avait plus aucune réaction, le temps s'était arrêté.

D'un geste qui aurait pu se vouloir gracieux, elle lui indiqua la tombe auprès de laquelle elle s'était arrêtée. Gilles, en automate qu'il était devenu, avança lentement vers elle, à ce moment un cri d'oiseau, lugubre, déchira l'air. Il tourna doucement la tête dans la direction d'où venait le cri. Cela sembla le réveiller un peu. Il regarda de nouveau la tombe, la vieille femme n'était plus là, elle avait disparu…Avait-il toute sa raison ? Il se sentait mal à l'aise, Une forte odeur de mort flottait maintenant autour de lui, il pensa rapidement à s'enfuir, mais ses jambes se dérobèrent, et resta cloué sur place.

Tout à coup il comprit, c'était évident « Elle » n'était pas partie, non, « Elle » était là ! Oui là ! Tout près de lui, sinon pourquoi cette pestilence soudaine, un vertige le saisit, il s'appuya sur une tombe et murmura :

- Qu'est-ce tu veux ?... Qui es tu ?... (Sa voix tremblait)

Il ne la voyait toujours pas, mais l'odeur était bien là, lourde, à vomir « Elle » était tout contre lui, il la « sentait » au propre, comme au figuré. Soudain, un son sortit de ce souffle putride :

- Libérer... ta mémoire……prisonnière….J'ai… besoin de toi…aide... moi….

Il fut étonné du timbre étrangement jeune de cette voix, il n'avait pas compris la moitié de ses paroles, le ton était si faible, mais il lui avait bien semblé entendre « mémoire », « besoin » il n'était même pas sûr de ces mots, submergé qu'il était par une panique intérieure.
Subitement, il réalisa que l'odeur fétide avait disparu, il s'assit alors sur une tombe, reprit un peu ses esprits, il tremblait maintenant, l'émotion sans doute, mais il n'avait plus froid, que lui était-il arrivé ? Il ne sentait plus «Sa » présence « Elle » devait être partie….

Il se leva doucement, et continua d'avancer vers la tombe, elle était simple, recouverte de terre, avec une vieille croix de bois en très mauvais état. Sur cette croix, il cru voir un reste d'écriture partiellement effacé, devina plus qu'il ne vit un semblant de « au » de « R » et de « N » un nom peut être …

Gilles, les jambes « coupées » revint à la maison, En chemin, il manqua d'oublier son sac qu'il avait laissé au lavoir, Il ne réalisait pas encore, dois-je en parler à Dédé ? Oui, c'est ç'a ! Tout lui raconter…Trop de questions se bousculaient dans sa tête, des questions sans réponse…

Il arriva chez lui, d'un pas pressé. Il était quatorze heures vingt…fut pris soudainement d'une angoisse irraisonnée, et se dirigea vers la gangue de forêt qui recouvrait la voie ferrée, il va suivre les rails de chaque côté de la maison, cette « femme » de tout à l'heure aurait-elle un quelconque rapport avec ces putains de sifflements ? Deux faits incroyables dans la même journée ! C'est pas vrai! Je deviens barge…

La gangue de forêt recouvrant la voie, avait une largeur d'environ vingt mètres et était bordée de chaque côté par d'immenses prés. La route, elle, traversait la voie devant la maisonnette.

- J' deviens fou… Il suivit difficilement les rails, trébuchant à chaque pas. La voie « noyée » dans un fouillis inextricable de ronces, et d'arbres, était rouillée, normale, comment cela aurait-il pu en être autrement, que pensait-il trouver ?

Cela lui prit deux heures, deux heures de crapahutage dans le bois, avec sa patte folle. Il n'avait pas vu le temps passer !
Il retourna à la maison en claudiquant, fatigué. Il n'oubliait pas que Dédé devait venir ce soir…

André, lui, de retour de chez le père Ledoyen, près duquel il faisait quelques menus travaux, avait croisé la route de Gilles, et s'était étonné de le voir en « embuscade » derrière le mur du lavoir, que faisait – il ? Il se dirigea vers lui, histoire de le surprendre, mais à moitié chemin, il le vit sortir de sa planque, et s'avancer vers le cimetière, il marchait furtivement, comme s'il suivait quelqu'un…quelqu'un qu'André ne voyait pas.

Ce dernier choisit de lui emboîter le pas à bonne distance, curieux qu'il était du comportement bizarre de son ami. Dans le cimetière, il le vit stopper à côté d'un caveau, regardant devant lui. Un oiseau poussa un long cri, son ami s'avança alors vers une tombe, stoppa et s'appuya sur une grande croix en ciment, ses bras, en mouvements, semblaient repousser un invisible intrus. Il le vit s'asseoir quelques instants sur une pierre, se relever, puis regarder une croix plantée sur une tombe nue. Enfin, il se dirigea, d'une démarche mal assurée et rapide, vers la sortie du cimetière.

André décida de ne pas l'interpeller, on en parlerait ce soir…Bizarre quand même. Il le suivit longuement du regard : son ami l'intriguait de plus en plus.
Il sortit à son tour de ce lieu, n'ayant d'égal que ce temps gris et froid …

Animé d'une idée qu'il pensait géniale, Gilles entra dans sa chambre pour chercher un vieil appareil photo Polaroïd. Cette nuit, avec Dédé, ils iraient, à l'heure voulue, faire un tour dans le bois, encore faudra t-il qu'il accepte d'y aller avec lui… Il doit me prendre pour un fou, c'est évident, comment lui expliquer…c'est inexplicable.

Gilles se trouvait, on le sait, dans une période de grand doute, et perdait ses repères les uns après les autres, il n'était plus sûr de rien. Il retourna au village acheter des piles pour son polaroïd, une chance qu'il lui reste quatre ou cinq photos à faire, il espérait que la pellicule fut encore bonne, le matos n'étant pas récent.

Sur le retour, il fit un détour par la Mairie, et demanda au secrétaire s'il lui était possible, avec l'autorisation du maire, de recouvrir l'ancienne voie ferrée traversant son terrain, (la voie ne lui appartenait pas) Le secrétaire n'y voyant aucune objection, lui rédigea une autorisation écrite, après avoir consulté Monsieur le Maire, dans un bureau voisin. Gilles, satisfait, remercia et se préparait à sortir.

Sur la gauche, un homme assis que Gilles n'avait pas remarqué, se leva, et vint à sa rencontre :

- Excusez-moi, je vous ai entendu parler au secrétaire, vous habitez bien la petite maisonnette à la sortie de Sable Noir, n'est-ce pas ?
- Oui.

L'homme, la cinquantaine bien sonnée, sortit une carte plastifiée, de la poche intérieure de son veston, la fixa un instant, puis la présenta à Gilles,

- Je me présente : Antoine Rullin, je suis journaliste au « Courrier de Laval » et j'enquête sur un fait qui s'est passé il y a quarante deux ans, le trois novembre mille neuf cent soixante quatre exactement, ici même, près de chez vous.
- Ah ?répondit Gilles, ne voyant pas où l'homme voulait en venir, bien que la date l'ait interpellé.
- Oui, un drame …Non élucidé par les autorités, malheureusement…Mais… pourrions nous en discuter ? …J'aimerais vous en parler, vous-même, vous êtes peut être au courant de cette affaire. Je sais qu'un point commun nous lie à ces faits : la maisonnette, vous auriez pu apprendre certaines choses…

Gilles se sentait gêné. Là, debout dans la Mairie, devant le secrétaire qui s'était remis à son bureau, et qui levait la tête de temps en temps pour les observer. Le journaliste s'en aperçut, et invita Gilles à prendre « un pot » au seul café du village, à quelques dizaines de mètres de la Mairie.

Un choc avait ébranlé Gilles dans la Mairie, le journaliste avait-il bien dit : « *nous* lie à ces faits » ?
Non, Cela ne pouvait être, Il a dit « *vous* » c'est vrai que cela se ressemble.

Les deux hommes s'attablèrent. Une bière pour Gilles, l'homme, lui, ne prit rien. Ce dernier posa un journal sur la table, et attaqua sans préambule son récit :

Ce trois novembre au matin, on découvrit un corps affreusement mutilé sur la voie ferrée de l'usine. Le corps en question appartenait à une jeune fille de dix huit ans, le suicide fut écarté, car d'après l'enquête de voisinage menée, à l'époque, par la gendarmerie de Laval, elle semblait aimer trop la vie, pour, ne serait-ce qu' imaginer, une fin aussi horrible.

On suspecta un moment ses parents, qui habitaient la maisonnette, où vous logez actuellement, cela aussi fut abandonné, Manifestement l'amour qu'ils portaient à leur fille, n'avait d'égal que la peine qui leur était infligée. Ils se suicidèrent très peu de temps après, ils furent retrouvés pendus tous les deux dans leur cave, laissant derrière eux un orphelin d'une dizaine d'années, qui fut dirigé vers la DDASS. On n'a jamais su ce

qu'il était devenu. Auparavant, la jeune fille, avait été inhumée au cimetière de Sable Noir, dans une simple tombe sans parement, les parents ne pouvant pas en assurer les frais financiers.

Gilles était mal à l'aise, et ressentit soudain le besoin de changer d'air.

Le journaliste continua :

- La gendarmerie de Laval s'était occupée seule de l'affaire, aucun résultat. Si, une seule mais bien maigre piste, un jeune homme, selon une rumeur, aurait été vu errant au petit matin longeant la voie ferrée, à quelque distance de l'usine. c'est le seul élément dont disposaient les enquêteurs. L'existence du soit disant « jeune homme » n'ayant jamais pu être prouvée, un non lieu clôtura l'affaire deux mois plus tard.

Gilles avait du mal à cacher son trouble, dans son état cela relevait de l'exploit… Il se demanda ce qu'il devait faire, parler, pas parler ?

Il décida finalement de conter au journaliste, Monsieur… ? les faits de ces derniers jours. Le drame s'étant déroulé tout proche de chez lui, cette coïncidence géographique l'inquiétait.

Il s'étonnait également de ce désir d'épanchement subit, devant cet inconnu dont il avait déjà oublié le nom.

Donc il lui raconta tout depuis les premiers sifflements, jusqu'à son sa rencontre au cimetière. Là, le récit de Gilles se fit plus nuancé, comment expliquer ce qu'il avait vu ? Le journaliste l'écouta sans l'interrompre une seule fois, une curieuse expression marquait son visage, ou plutôt un manque d'expression, oui c'est ça, un manque d'expression, comme si la narration l'ennuyait…il ne posa aucune question, cela aussi étonna Gilles, « pourrions nous, en discuter » avait il dit à la Mairie, tu parles ! Enfin, bon.

Dans l'espoir de le faire parler, Gilles lui proposa malgré tout de venir dîner à la maison, mais ne lui parla pas d'André. Tous les trois, ils pourraient discuter, et, ma foi, en ce moment, une forte envie de compagnie, n'était pas pour lui déplaire. Et en plus, son copain serait là, cela le rassurerait.

Le journaliste se leva en acceptant son invitation, le salua et sortit.

Drôle, pensa Gilles, j'aurais juré qu'il allait accepter ce repas.

Gilles qui resta encore quelques minutes au bar, aperçut le journal que l'homme avait oublié. Il le prit, et le glissa dans sa poche.

Perplexe, il se demanda s'il avait bien fait de raconter toute l'histoire au journaleux, ne le prendrait-il pas pour « le dingo du village ? » Il se leva et sortit du bar.

De retour à la maison, Gilles commença à préparer la table pour le dîner de ce soir. Il sortit deux boites de cassoulet, les versa dans un plat, et mit ce dernier en attente dans le four. Il n'avait pas la tête au repas.

Il rechargea le polaroïd avec les piles, et le posa sur le buffet, pris le journal, récupéré au bar, s'assit, puis commença à le parcourir, pour « tuer » le temps.

Il fut d'abord étonné de voir le résultat officiel du loto, on était mercredi après midi, et c'est tout à l'heure qu'il sera tiré en direct à la télé.

Il pensa un instant, avoir entre les mains un vieux « canard » Il en vérifia la date, et crut à une erreur de « frappe ». Il avait entre les doigts le journal de demain, jeudi, trois novembre.

Absurde, se dit-il, une erreur de ce type est impossible…C'est en le compulsant plus avant, qu'une « boule » lui monta de l'estomac, et lui serra la gorge.

En troisième page, l'article rapportait :

« Ce matin, un corps, affreusement mutilé et méconnaissable (il s'agirait d'un homme) à été découvert par un promeneur, André LACHAUME. Ce dernier longeait l'ancienne voie ferrée, qui desservait, il y à quarante ans, l'usine de retraitement du maïs.

Selon les premières constatations, la victime, retrouvée sur les anciens rails, aurait été « tronçonnée » à deux endroits : les deux jambes sectionnées, et la tête éclatée. L'assassin, d'un sens plus que douteux de l'humour, aurait-il voulu nous faire croire à un suicide par le train, sur une voie ferrée impraticable, abandonnée depuis quatre décennies ? La gendarmerie est sur l'affaire. Nous espérons de plus amples informations dans nos prochaines éditions…

La « boule » avait du mal à quitter de la gorge de Gilles, ce coup-ci, cela frisait la (très) mauvaise plaisanterie. Cela le mit en très en colère. Qui est ce journaliste ? On verra ça tout à l'heure …Cela confirmait, en tout cas, le malaise que ce type lui avait inspiré.

Ce fut André qui arriva le premier, Gilles ne lui parla pas du journal, ni André, de cette après midi, au cimetière. Ils discutèrent de choses et d'autres. Le journaliste, lui, arriva vers dix neuf heures. Après les politesses d'usage, un peu coincées, et les présentations faites, ils se mirent à table. Les discussions tournèrent de suite autour de ce vieux drame … de Gilles, et de ses préoccupations récentes.

À la fin du repas, ce dernier se leva, et alla chercher le « canard » pour le présenter au journaliste :

- Qu'en pensez vous ?

L'homme prit le journal et le survola d'un coup d'œil.

- Oui ? dit-il, et alors ?
- Regardez en page trois…

Il ouvrit le journal à la page demandée

- Et après ? dit-il, passablement agaçé

Gilles, toujours debout, vint à ses cotés pour lui désigner l'article. Un article, qu'il avait parcouru il y a deux heures, et …qui maintenant n'existait plus ! À la place se trouvait une page politique !

Fébrile, il prit le journal des mains de l'homme, et s'aperçut avec horreur que la date à la une, n'était pas celle du trois novembre, comme il l'avait lue, mais celle du deux, c'est-à-dire aujourd'hui, mercredi, normal bien sûr ! Que se passait-il ? Il était sûr d'avoir lu cet article. Il ne dit rien au journaliste, et blême, posa le baveux sur la table.

André, lui, ne parlait pas, il avait du mal à comprendre les événements, il se sentait dépassé, et préférait écouter les deux autres.

Après le repas ils décidèrent, d'un commun accord, d'attendre l'heure supposée des sifflements. Les trois hommes passèrent le temps à discuter, une certaine gêne plombant l'atmosphère.

Enfin à dix minutes de l'heure cruciale « deux heures sept » avait dit Gilles, ils se levèrent de table, et se couvrirent chaudement, le froid se faisant rude dehors.

Gilles prit son appareil photo, et ils sortirent tous les trois. La pleine lune leur renvoya une clarté blafarde. Un « plan » d'occupation du terrain avait été sommairement défini : André suivrait la voie à droite, à une trentaine de mètres de la maison, Gilles et le journaliste, eux, prendraient sur la gauche, à même distance de l'habitation, ce qui fut fait.

Dans le silence de la nuit, l'attente fut courte…Très courte…

Le premier sifflement déchira l'air avec une légère avance sur le timing prévu, Gilles sursauta, et se retourna vers le journaliste :

- Vous l'avez entendu ? (comment ne pas avoir entendu un bordel pareil !)

Il doutait encore, quelqu'un d'autre que lui aurait-il pu le percevoir ?
Du double questionnement, vint une réponse qui le rassura :

- Oui, c'est impressionnant, ça vient de notre côté.

« Il » l'a entendue aussi ! pensa Gilles, je n' suis pas dingue. Tout à son exaltation, il n'avait pas remarqué le manque d'émotion dans la réponse de l'homme. Il s'avançait doucement vers la voie, laissant l'autre derrière.

Le deuxième sifflement, du fait de sa proximité, retentit nettement plus fort que le premier. Ça y est, « il arrive » pensa Gilles. Il laissa choir le polaroïd. Son anxiété le quitta. Il se trouvait maintenant sur la voie. Soudain, devant lui, entre les rails, se « matérialisa » la vieille femme vue ce midi au cimetière, elle était proche, dix mètres peut-être…elle s'estompa, et une jeune fille apparut… Laure…

- Tu vas te souvenir maintenant Gilles, délivre moi, il est temps…

Il entendit, bien que ses lèvres ne bougèrent pas.

L'odeur lui arriva en pleine face, telle une déferlante, il ferma les yeux, et là, il se souvint….

…..Il avait vingt quatre ans, c'était à l'époque où il travaillait à l'usine. Une nuit, marchant le long de la voie ferrée avec son amie, Laure, la seule fille qui n'ait jamais existé pour lui. Ils se disputaient très fort, une fois de plus. Elle voulait le quitter, lui disant qu'elle en avait marre de traîner avec un pauvre type comme lui, qu'il était nul et con, enfin, cela avait le mérite d'être clair, mais lui ne comprenait pas, ne voulait pas comprendre, il l'aimait, seul cela comptait. Il y avait déjà quelques temps que cela durait. Leur relation, se voulait difficile et chaotique.

Ses parents n'arrêtaient pas de le traiter d'incapable, de le bastonner, c'est fou ce que l'alcool peut être imaginatif ! Putain de jeunesse, (pour dire cela, encore aurait-il fallu en avoir une) Il finit par craquer, la colère et la haine le submergèrent, ce fut trop, sous son calme apparent, venait de naître une démence incontrôlable. Perdant la tête, fou de douleur, il la cogna avec acharnement, à l'aide d'un gros caillou…

Elle était morte depuis longtemps, lorsqu'il s'arrêta. Il la plaça sur les rails, « il y aurait bien un train cette nuit pour faire le reste » pensa t-il….Il avait perdu tout sens de la réalité.

A ce moment, du paroxysme de cette haine, naquit l'oubli… Il rentra discrètement chez lui et se coucha, détendu.

Il « savait » maintenant. Elle avait besoin de lui.

Debout, entre les rails, il rouvrit les yeux, eut juste le temps de voir son « frère » à côté d'elle, lui tenant la main. Son « frère » le journaliste, le polaroïd à la main « c'était donc lui » pensa t-il dans un état de semi conscience.

Il se sentait merveilleusement bien maintenant… La tombe nue…au cimetière…celle de Laure…les lettres sur la croix…son nom…tout s'expliquait.

Derrière le couple, il vit la locomotive fondre sur lui dans un panache de fumée… Il n'eut pas le temps de sentir l'odeur âcre de l'anthracite. Il souriait, …libre, heureux.

- Je te rej**…**oins ma chérie, pardonn…moi…Lau……. (sa voix se perdit)

Et le bonheur attendu, arriva dans un bruit d'enfer.

Le monstre d'acier passa, noir et lourd, maltraitant le sol, puis, cela s'estompa progressivement dans la nuit froide. La scène n'avait pas durée plus de cinq minutes depuis leur arrivée sur les lieux.

Pour Laure, la vengeance se faisant délivrance, elle quitta enfin les limbes éternels…

Quant à Gilles, son sourire s'effaça vite, et une souffrance sans nom l'enveloppa pour l'éternité…

André lui, trouvait le temps long, et il était seul. Cela faisait près d'une heure qu'il était aux aguets, assis sur un vieux tronc d'arbre, il attendait quoi ? Les sifflements lui avait dit Gilles, les sifflements… Il avait beau tendre l'oreille, rien, pas de bruit, et encore moins de sifflement. Il en avait marre d'attendre, le Dédé, marre. Il allait être trois heures, et ça caillait sec. Conneries que tout cela, Il ne savait plus que penser de l'état mental de son copain. Il se leva, fit quelques gestes d'échauffement, puis quitta son poste, ayant subitement décidé d'aller retrouver Gillou et le journaliste de l'autre coté de la maison. Il les appela doucement, à plusieurs reprises, pas de réponse. Sur le chemin, il devina, plus qu'il ne vit, un objet à terre, se baissa, et reconnut le polaroïd de Gilles.
André semblait perplexe, il continua à monter vers la voie. Et …..

…Et c'est là qu'il le découvrit…

Gilles, enfin ce qu'il en restait, était là, en travers de la voie, jambes et tête broyées, André eut du mal à reconnaître son copain, seuls les vêtements… Sur une longue distance, sous les taillis, deux traces indistinctes et brillantes maculaient les rails. Il se mit à vomir tripes et boyaux, se vida pendant cinq minutes, puis sans forces, s'assit à même la terre, regarda du coté de son ami, et doucement se releva. Il venait de remarquer « quelque chose » que Gilles tenait entre ses doigts crispés.

Il s'approcha, les yeux mi-clos, et prit délicatement l'objet. C'était une photo de polaroïd, sur laquelle, on voyait simplement Gilles de face, au milieu de la voie, un masque d'une d'horreur indicible lui déformant le visage…le sourire avait disparut. Il avait eu le temps de voir, l'espace d'un instant, son futur. Mais cela, André l'ignorait…

André, ne retrouva pas le journaliste. Il apprit plus tard, par l'une de ses rares connaissances, que le dénommé « Antoine Rullin » n'avait jamais travaillé au « Courrier de Laval » mais ce nom n'était pas étranger au village de Sable Noir. C'était celui d'une famille vivant jadis à la maisonnette. Un drame affreux éradiqua la fille, le père et la mère. Seul survécut un petit garçon qui fut placé en famille d'accueil.

Il alla prévenir la gendarmerie au petit matin, il ne parla pas du journaliste, ne montra pas la photo. Il la détruisit le jour même …

Il ne fut pas inquiété….Mais quelques semaines plus tard, des voisins, s'étonnant d'une de ses absences anormalement longue, prévinrent les pompiers, il fut retrouvé mort sur son lit, les veines ouvertes…. Une forte odeur de putréfaction inondant sa chambre. Son suicide, prévisible selon certains proches, marqua fortement le village.

Dans l'impossibilité de se remettre du départ tragique de son ami, André fit en sorte d'aller le retrouver… Sa déception dû être bien grande, il ne se retrouva pas au même niveau que le sien...

…. Dommage collatéral d'un trois novembre …..

Et bien sur, on ne retrouva jamais l'assassin de Gilles…